



**MAËL
RENOUARD**

Éloge des librairies

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Dans nos vies de lecteurs, des liens sensibles s'établissent, au cœur de la perception et de la mémoire, entre les livres, les villes, et les librairies qui sont à leur jonction.

Maël Renouard – auteur notamment de *La Réforme de l'opéra de Pékin* et de *L'Historiographe du royaume* – montre ici comment les librairies, points ardents d'une géographie personnelle, prennent part à nos itinéraires de vie, et s'intègrent à l'expérience esthétique du lecteur comme à la rêverie créatrice de l'écrivain.

Ce récit d'un flâneur de librairies, où s'entremêlent les souvenirs, les lectures, les voyages, nous conduit de la Bretagne au Quartier latin, de Londres aux rivages de la Méditerranée.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Réforme de l'opéra de Pékin
(Prix Décembre 2013)
Éloge de Paris

Maël Renouard

Éloge des librairies

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Adobe Stock.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5342-2

D'un grand nombre de mes livres, je peux dire, bien des années après, dans quelle librairie je me les suis procurés, et je m'en souviens comme je me souviens de la ville où je me trouvais, du jardin public ou du café où j'allais en lire les premières pages.

Dans nos vies de lecteurs, des liens sensibles s'établissent, au cœur de la perception et de la mémoire, entre les livres, les villes, et les librairies qui sont à leur jonction. Les livres et les villes : ces deux échelles de réalités évoquent spontanément la poésie savante du microcosme et du macrocosme, du petit monde miroir du plus grand. Entre les deux, la librairie : un point sur la carte, une porte parmi tant d'autres dans la ville, mais qui ouvre sur des myriades de mondes dont une vie entière ne suffirait pas à achever la lecture.

J'ai passé de si longues heures dans certaines librairies, quand j'étais étudiant, qu'elles se maintiennent au premier plan dans l'image que j'ai gardée de l'espace urbain où s'organisait alors mon existence. J'y revenais sans cesse pour combler peu à peu les vides de ma bibliothèque, pour tenter de cartographier mentalement le savoir, pour rêver à la couverture de livres que j'écrirais peut-être un jour. Elles représentaient à la fois l'aboutissement et le dépassement de la vie scolaire et de ses exercices ; le travail y trouvait la part de songerie qui l'adoucit et le relance. Aujourd'hui encore, si je me rends dans une ville pour la première fois, je ne manque jamais de rechercher ses librairies et d'en faire aussitôt un foyer de mes promenades.

Les librairies, qui sont pour moi les points ardents d'une géographie personnelle, sont aussi des marques et des victimes du temps. De toutes celles auxquelles je repense en parcourant les livres de ma bibliothèque, beaucoup, la moitié peut-être, ne sont plus ; mais elles continuent de vivre dans nos lectures, nos souvenirs, nos promenades. D'autres résistent, d'autres se transforment, d'autres naissent. D'époque en époque, de ville en ville, les librairies ont pris part à mon itinéraire et ma formation. Celles que j'évoque ici sont naturellement associées aux lieux où j'ai

habité ou bien à ceux que j'ai, plus ou moins brièvement, traversés. C'est un portrait de l'auteur, presque une esquisse d'autobiographie, en flâneur de librairies.

Marielle Macé, dans *Façons de lire, manières d'être*, a construit une impressionnante phénoménologie de la lecture en s'appuyant sur des textes de Marcel Proust, Jean-Paul Sartre, Julien Gracq, Pascal Quignard, Jean-Christophe Bailly, qui ont fait de la lecture un thème de l'écriture. Mais je n'ai pas le sentiment que ces auteurs aient souvent précisé dans quelles librairies ils allaient acheter leurs livres ou simplement se promener pour humer les nouveautés¹. Pour

1. J'avais fini d'écrire la plus grande partie de ce livre, quand il me prit l'envie, sans raison particulière, de feuilleter un ouvrage que j'avais depuis cinq ans dans ma bibliothèque et dont je n'avais lu que le tout début : *Walter Benjamin at the Dairy Queen*, de Larry McMurtry, publié en 1999 et inédit en français – le titre fait référence à une chaîne de marchands de glace de l'Amérique profonde, Dairy Queen. McMurtry est un écrivain texan, né en 1936 et mort en 2021, lauréat du prix Pulitzer dans les années 1980, par ailleurs scénariste de plusieurs films, dont *Brokeback Mountain*. A. m'avait rapporté ce livre d'un bref voyage au Texas, où elle se trouvait, par hasard, le jour de l'élection de Donald Trump ; j'ai gardé l'étiquette du prix, collée sur la quatrième de couverture, où il est écrit « Marfa Book Co. ». En parcourant de nouveau les pages, tout récemment, je m'aperçus que ce livre, dans sa

moi, dans les marges de mon expérience de la lecture, je ne peux omettre l'acquisition du livre dans un lieu singulier, dont je me ressouviens – non pas toujours, mais souvent, et quelquefois avec une singulière intensité – en le tenant dans mes mains et en faisant défiler ses pages. Mes « journées de lecture » ont souvent été des fins d'après-midi et des soirées concluant des « tours de librairies » dans la ville où je me trouvais. Que je me sois procuré *Les Vestiges du jour* de Kazuo Ishiguro dans une librairie de Chartres, *L'Inconnue de la Poste* de Florence Aubenas dans une librairie de Châteaudun, *Les Événements* de Jean Rolin chez Colette Kerber, rue Rambuteau

seconde moitié, retraçait la vie de l'auteur en flâneur de librairies et en chineur d'ouvrages rares, d'une manière qui faisait écho à ce que j'avais moi-même essayé de faire, en ignorant ce qui se cachait dans ce livre. McMurtry, à côté de son travail d'auteur, a aussi été libraire, spécialisé dans les livres anciens, pendant une très longue partie de sa vie. Dans *Walter Benjamin at the Dairy Queen*, il raconte par exemple que sa première visite dans une « vraie librairie » eut lieu chez Barber's Bookstore, à Fort Worth, en 1954 ; que six ans plus tard, il acheta dans cette même librairie, pour 1 dollar, un exemplaire de *The Catcher in the Rye* qui quarante ans plus tard en vaudrait environ 3 000 ; qu'il se procura *The Great Gatsby* dans l'une des trois librairies d'occasion de Dallas, celle de Sawnie Aldredge, etc. Et il évoque non sans mélancolie les 191 librairies que comptait Manhattan au milieu du xx^e siècle.

(à quelques pas du boulevard de Sébastopol dont ce livre fait un saisissant décor de guerre civile), c'est évidemment un fait anecdotique, qui n'a pas d'incidence sur mon jugement, mais qui est présent, imperceptiblement, de manière latente, à l'arrière-plan de ma lecture, à l'état latent, et quelquefois remonte en entourant le texte d'un halo de souvenirs personnels et de sensations géographiques.

Il y a là un phénomène d'association purement sensible – sans lien avec la compréhension de l'œuvre et le jugement esthétique porté sur elle – qui ressemble à la manière dont nos plus chers souvenirs de films manquent rarement d'inclure pour toujours le souvenir des villes et des salles de cinéma où nous les avons vus. Cette détermination anecdotique, contingente, ajoute au plaisir que nous prenons à penser au film, sans doute parce qu'il ajoute à cette pensée celle de notre propre traversée du temps, tout en n'influant aucunement sur la valeur que nous lui attribuons en tant qu'œuvre. La différence entre les deux phénomènes est évidemment que nous ne lisons pas les livres dans les librairies comme nous voyons les films dans les salles, mais le point commun est que les librairies aussi bien que les salles entrent dans notre expérience personnelle des livres et des

films comme lieux originaires de notre rapport avec eux.

Les livres disposés dans les étagères de ma bibliothèque, si je les parcours du regard, me renvoient à des images de librairies, points d'ancrage dans des nappes de passé. Ces deux volumes de Yourcenar proviennent d'une ruelle de Paimpol en hiver, il y a près d'un quart de siècle, et d'un présentoir tournant sur lequel ils devaient déjà être là depuis le début des années 1980, m'étais-je dit alors en voyant leurs pages un peu jaunies et le design de leur couverture. Ce « Folio » des tragédies de Racine avait été trouvé, à la fin de l'été 1996, dans une maison de la presse de Saint-Cast-Le-Guildo où il devait lui aussi attendre un acquéreur depuis fort longtemps ; ses pages avaient la couleur beige de l'arrière-saison dont j'ai souvent trouvé qu'elle s'annonçait en Bretagne un peu plus tôt qu'ailleurs. Ce livre de Naipaul, *Sacrifices*, et cet autre de Styron, *Face aux ténèbres*, que j'avais déjà presque achevé en attendant le départ du train, proviennent de L'Athador, une bouquinerie du Mans où j'étais repassé en novembre 2016 et que j'avais été heureux de retrouver inchangée depuis l'an 2000. Quant à *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casares, lue à trois reprises, il m'est impossible d'oublier que je l'ai achetée

dans une librairie de Tours, pendant l'été 1999. Je revenais pour la première fois dans cette ville depuis mon enfance, brève étape au cours d'un long voyage ; je serais incapable de retrouver le nom de cette librairie ou son emplacement. C'est le libraire, un homme aux fines lunettes, à l'effacement presque ecclésiastique, qui me suggéra ce livre avec ferveur, en m'en apprenant l'existence (alors que je sollicite rarement les conseils des libraires) ; et comme si l'histoire racontée avait déteint sur les circonstances dans lesquelles je l'avais découverte, ce libraire est pour ainsi dire entré dans ses pages, en se confondant, au gré du travail de construction imaginaire enclenché par la lecture, avec le personnage du « marchand italien de Calcutta » qui révèle au narrateur traqué l'existence de l'île de Morel, où il trouvera son refuge et sa perte.

*

Quand je suis arrivé à Rennes, pour la rentrée de septembre 1996, le Parlement de Bretagne, qui avait été la proie d'un grand incendie deux ans et demi auparavant, était encore entièrement recouvert de vastes échafaudages qui rendaient plus étroite et plus obscure, les soirs d'automne,